

Roland Hureaux

GNOSE ET GNOSTIQUES
des origines à nos jours



DESCLÉE DE BROUWER

GNOSE ET GNOSTIQUES

Du même auteur

Jésus et Marie-Madeleine, Perrin, 2005, rééd. en livre de poche, coll. Tempus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3. *Histoire des religions* (sous la direction de Henri-Charles PUECH), tome II, Pléiade, 1972, page 35.

4. Ces grades sont les suivants : le corbeau (*corax*), le fiancé ou jeune marié (*nymphus*), le soldat (*miles*), le lion (*leo*), le Perse (*Perses*), l'Héliodrome (*Heliodromus*) et le Père (*Pater*).

5. Il est entendu que dans cet ouvrage, l'orthodoxie ne désigne pas l'Église orthodoxe au sens actuel, grecque ou russe, laquelle ne s'est détachée du tronc commun qu'en 1054, mais l'Église chrétienne du courant principal au cours du premier millénaire que l'on appelle catholique dès le début du II^e siècle. De fait, catholique et orthodoxe sont ici presque toujours synonymes.

II

LA GNOSE : SOURCES ET DÉFINITION

Alors que les premiers chrétiens sont connus principalement, sinon exclusivement, par des textes chrétiens, les gnostiques sont connus, eux, d'abord, par leurs contradicteurs chrétiens qui, les premiers, définissent contre eux une orthodoxie. Écrivains consciencieux, soucieux d'argumenter dans le détail, ces contradicteurs qui sont les premiers Pères de l'Église⁶ (saint Irénée, Tertullien, Hippolyte), nous ont laissé des citations tellement développées que l'on peut reconstituer grâce à elles l'essentiel de la doctrine des gnostiques.

Si les originaux de la plupart des textes gnostiques ont disparu, ce n'est pas seulement par la censure de ce qu'on appelle déjà la « Grande Église », c'est aussi en raison de la technique encore primitive de l'écriture dans l'Antiquité⁷. Faute de matériaux solides (en dehors du parchemin très cher et encore peu répandu), faute d'imprimerie, le destin des œuvres antiques est lié au zèle de ceux qui les recopient de génération en génération. Cette inlassable activité de copie n'a pas permis de préserver des œuvres écrites sur un matériel périssable tel le papyrus ou la cire, spécialement dans les périodes où les destructions sont grandes (incendie de la bibliothèque d'Alexandrie). D'autant que, parfois, la main-d'œuvre manque. Les commanditaires sont alors contraints de faire des choix.

C'est la raison pour laquelle n'ont été généralement préservées de l'Antiquité que des œuvres majeures : *l'Iliade et l'Odyssée* mais non des dizaines d'épopées grecques de moindre qualité, les principales œuvres de Platon ou d'Aristote mais non celles de philosophes moins importants, Eschyle, Sophocle et Euripide, en partie seulement, de même pour les Latins. Contraints à faire les mêmes choix, les scribes de la fin de l'Antiquité ont privilégié les œuvres tenues pour orthodoxes, à commencer par les Écritures, sur les œuvres gnostiques dont les sectateurs avaient plus ou moins disparu.

Des notations brèves du Nouveau Testament sur lesquelles nous reviendrons semblent faire allusion aux premiers gnostiques : Actes des apôtres, Apocalypse, plusieurs épîtres de saint Paul. Mais l'essentiel de la documentation sur les gnostiques se trouve chez les Pères de l'Église, car la plupart des auteurs chrétiens du II^e et du début du III^e siècle ont écrit contre eux.

Sources patristiques

Le principal est saint Irénée (130–202). Son œuvre majeure, en latin *Adversus Hæreses*⁸, vise les théories gnostiques, qu'il appelle hérésies. Il ne les réfute cependant dans les deux derniers chapitres qu'après les avoir exposées méthodiquement une à une dans les trois premiers. Irénée est un grec venu répandre l'Évangile en Occident et devenu évêque de Lyon, capitale des Gaules. Il dit lui-même se rattacher de très près à l'héritage apostolique pour avoir été un disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, lui-même disciple direct de saint Jean l'évangéliste.

L'autre important auteur qui, tout en les réfutant, nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant descendus, prièrent pour eux, pour qu'ils reçoivent l'Esprit Saint : car il n'était encore tombé sur aucun d'eux, mais seulement ils avaient été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Puis ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent l'Esprit Saint (Ac 8, 9–17).

Mais Simon révèle rapidement le caractère intéressé de sa démarche :

Or Simon, voyant que l'Esprit Saint était donné par l'imposition des mains des apôtres, leur offrit de l'argent, disant : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que tous ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent l'Esprit Saint. »

Mais Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as pensé acquérir avec de l'argent le don de Dieu. Tu n'as ni part ni portion dans cette affaire ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Repens-toi donc de cette méchanceté, et supplie le Seigneur, afin que, si faire se peut, la pensée de ton cœur te soit pardonnée ; car je vois que tu es dans un fiel d'amertume et dans un lien d'iniquité. »

Et Simon, répondant, dit : « Suppliez le Seigneur pour moi, de sorte que rien ne vienne sur moi de ce dont vous avez parlé » (Ac 8, 18–25).

Cette scène aurait eu lieu vers 43, soit très peu de temps après la mort du Christ. Irénée rapporte que la carrière de Simon « de qui dérivèrent toutes les hérésies » ne s'arrêta pas là. Baptisé sans sincérité, il se sépara de l'Église et continua à pratiquer la magie et à attirer à lui de grandes foules. À Tyr, il acheta une prostituée nommée Hélène qu'il épousa, comme le prophète Osée avait épousé une femme de mauvaise vie pour la sauver.

Simon aurait été instruit des lettres grecques, en particulier de Platon. Il aurait aussi écrit l'*Apophasis* dont Hippolyte nous a conservé des extraits. Il aurait poursuivi sa carrière à Rome où, curieusement, il se serait fait appeler Faustus. Selon la légende, issue des apocryphes *Actes de Pierre*²¹, il y aurait annoncé son ascension au Ciel, mais la prière de l'apôtre Pierre l'en aurait

fait retomber lamentablement et il serait mort fracassé.

Simon pour qui « Dieu est un feu dévorant », fait du feu le premier principe : non pas le feu matériel mais un feu subtil, indicible, à l'image du buisson ardent de Moïse, mais suivant aussi la théorie d'Héraclite. Ce feu est la parfaite intelligence, le grand trésor, le grand arbre vu par Nabuchodonosor en songe. Il est double, ayant un côté visible et un côté secret. Il est éternel : Simon l'appelle « Celui qui a été, qui est et qui sera. » Il a en partage l'intelligence et la raison et agit en parlant.

Simon introduit le concept de *syzygie* ou couple sacré destiné à prospérer dans le mouvement gnostique : le Dieu suprême se manifeste en suscitant six éons, sous forme de trois couples, mâle et femelle, dans le monde dit « supérieur ». Ces couples produisent à leur tour trois nouveaux couples d'éons mâles et femelles dans le monde dit du « milieu ». En sus de ces six éons, apparaît une septième puissance appelée le Silence qui est aussi « celui qui a été, qui est et qui sera », à la fois mâle et femelle, mais néanmoins Père, sans commencement ni fin.

Dans ce monde du milieu sont engendrées alors trois nouvelles syzygies et une septième puissance (à l'image de la semaine de la Genèse : six jours ouverts et un septième) qui composent le monde céleste d'en bas. Cette septième puissance est l'Esprit. Ainsi se superposent trois mondes avec chacun six éons et une puissance.

Comment est créé le monde ? La Pensée (*Épinoia*), un des sept éons du monde supérieur, abandonnant le Père, se tourne vers le monde inférieur et fait exister les anges ainsi que les puissances. Anges et puissances, quoique produits par la pensée divine, voulurent la retenir à eux, car ils se prirent eux-mêmes pour le premier principe, non émané d'un autre. Cette forme de rébellion se trouve à l'origine de la chute.

Ce sont ces anges et ces puissances en révolte qui ont créé

ou du moins donné forme au monde terrestre. Ils n'en créent pas à proprement parler la matière mais organisent une matière préexistante, elle-même produite par un démiurge, autre Dieu !

Au centre de cette œuvre déçue, l'homme, vicié dès le départ et qui a besoin d'un sauveur. Les anges retiennent l'éon femelle *Épinoia* prisonnière et lui font subir tous les outrages jusqu'à ce qu'ils l'enferment dans le corps d'une femme. Depuis lors, cette *Épinoia* erre de siècle en siècle, de femme en femme. L'Hélène de Troie, source de discorde, en est la première incarnation. Hélène, femme de Simon, en est la dernière.

Pour sauver les hommes, il faut donc les délivrer des anges. Le Père envoie un sauveur pour sauver *Épinoia*. Ce sauveur qui émane du monde supérieur n'est autre que Simon lui-même. Il traverse le monde intermédiaire des anges sans y être reconnu. Il trouve *Épinoia* à Tyr sous les apparences d'Hélène et en fait sa compagne. Pour sauver le monde, comme l'avaient annoncé les prophètes, il est apparu comme un homme tout en n'en étant pas un. Il a paru souffrir sans souffrir vraiment. Pour être sauvé et retourner vers les cieux, il faut croire en Simon et Hélène.

Et cela suffit. La Loi n'étant que l'œuvre des anges n'est pas utile au salut (selon d'autres sources, Simon aurait au contraire tenu en estime le *Pentateuque*). La Loi peut être méprisée. Simon aurait prôné et pratiqué avec ses disciples la promiscuité sexuelle sur le mot d'ordre : « Sanctifiez-vous les uns les autres. »

Il est remarquable que dès Simon le Magicien, les principaux cadres de la pensée gnostique sont posés : multiplicité des mondes supérieurs et intermédiaires, syzygies, création par les anges, déchéance de ce monde-ci, salut par l'initiation, transgression de la Loi.

Jusqu'à quel point n'y a-t-il pas là une reconstitution a posteriori à partir de doctrines ultérieures ? Les deux principales

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pneumatique. L'hylique est matériel et héberge le diable, ses appétits sont grossiers, il est voué à la destruction, corps et âme. Le psychique, bien que possédant une âme supérieure est ignorant, comme le démiurge dont il émane. C'est le chrétien ordinaire qui peut s'élever jusqu'au pneumatique ou bien, au contraire, descendre vers l'hylique, selon l'intérêt qu'il porte aux doctrines des valentiniens. Son salut est en jeu. Comme chrétien, il n'a que la foi ; il lui faut, pour se sauver, atteindre la gnose. Le pneumatique est l'homme parfait par excellence ; il possède la gnose ; il est élu par le Principe et assuré de son salut (du moins celui de son esprit).

Le salut s'opère au sein du Plérôme où le couple Christ - Esprit Saint répare le dommage commis par l'étourderie de Sophia. Il s'opère dans le monde intermédiaire (ogdoade et hebdomade). Il s'opère surtout dans notre monde. Le Sauveur est un autre Jésus, différent de celui qui vit dans le monde intermédiaire. Il est le produit conjoint de l'Ektroma, épouse du premier Jésus, du démiurge et de la Vierge Marie qui lui donnent l'accès à ces mondes.

Comme les autres gnostiques, Valentin est docète : Jésus n'a pour lui que l'apparence corporelle et il ne sauve pas par sa souffrance qui n'est, elle aussi, qu'une apparence, ni par son amour des hommes, mais par une simple communication de la gnose, donc par son enseignement. À la fin, tous les corps disparaîtront ainsi que les âmes des damnés, si tant est qu'ils en aient une. Les âmes sauvées séjourneront dans l'ogdoade (ciel supérieur) :

Alors les pneumatiques recevront les anges pour époux, ils entreront dans la chambre nuptiale qui se trouve dans l'ogdoade en présence de l'Esprit (c'est-à-dire de Sophia et de Jésus). Ils deviendront les éons intelligents. Ils participeront aux noces spirituelles et éternelles (Théodote)³⁵.

Quant aux psychiques ayant fait le bon choix, ils séjourneront d'abord dans l'hebdomade, ciel inférieur, avec le démiurge, et ne parviendront au ciel supérieur qu'à la fin des temps.

Ces spéculations paraîtront compliquées et passablement stériles au lecteur mais, même si elles sont difficiles à suivre, elles permettent de saisir l'atmosphère de la gnose. Les valentiniens croyaient au fatalisme astrologique et, à bien des égards, à la théorie de la prédestination. Les élus sont prédestinés, les exclus (qui ne sont pas tout à fait des damnés, puisqu'ils retournent au néant) aussi. Toutefois le baptême (valentinien) lève cette hypothèque : il apporte la purification, l'illumination – à moins que des démons ne soient descendus avec le catéchumène dans la lumière baptismale pour saboter l'opération et rendre le postulant inguérissable.

Sur le plan moral, les valentiniens professaient l'inutilité des œuvres pour le salut. Il ne semble pas cependant qu'ils soient tombés dans les excès encratites (refus de la sexualité) ni, malgré certaines rumeurs, dans l'anomie et les débordements sexuels. Leurs liturgies étaient sobres mais ils tenaient la magie pour honorable. Certains disciples de Valentin à Alexandrie comme Axionicus revinrent à l'orthodoxie. Les disciples de Valentin à Rome ont pour nom : Ptolémée, Héracléon, Théodote, Secundus, Épiphane, Marc et Corlobasus.

Irénee appelle Ptolémée la « fine fleur » de l'école de Valentin et il en fait sa cible principale. Ptolémée est l'auteur de la *Lettre à Flora*³⁶ dont le texte intégral a été conservé et d'un commentaire de saint Jean. Héracléon a écrit un commentaire de saint Luc.

Un autre disciple de Valentin dans la ligne de mire d'Irénee est Marc le Magicien qui aurait vécu à Lyon : « Très habile en

tromperies magiques, il a trompé par elles beaucoup d'hommes et une quantité peu banale de femmes. » C'est, dit-il, un véritable précurseur de l'Antéchrist, présenté comme un charlatan : il persuade certaines femmes qu'elles sont des prophétesses en les entraînant à proférer tout ce qui leur vient à l'esprit. Puis, « elle (chacune de ces femmes) rend grâce à Marc de ce qu'il lui a communiqué la grâce. Elle s'applique à le rétribuer, non seulement en lui donnant ses biens (voilà l'origine des grandes richesses amassées par cet homme), mais en lui livrant son corps, désireuse qu'elle est de lui être unie en tout, afin de descendre avec lui dans l' « Un³⁷ ».

L'école italique des valentiniens ne se distingue de l'école orientale que par des nuances. Pour les Alexandrins, Jésus a un corps pneumatique, pour les Romains un corps psychique mais dans aucun cas, un corps hylique, c'est-à-dire matériel³⁸. Au lieu d'un Premier Principe unique, se trouve pour les Italiens une syzygie : à côté du Premier Père ou Abîme, un Principe femelle appelé la Pensée, la Grâce ou le Silence. Le fruit informe qui résulte de la faute de Sophia ne s'appelle plus sur les bords du Tibre Ektroma mais Achamoth (nom hébreu de la Sagesse). Priant dans son désespoir le Père, Sophia obtient de celui-ci qu'il produise l'éon Limite chargé de la purifier et de la rendre à son époux.

Un nouveau couple apparaît alors, le Christ et le Saint-Esprit qui enseignent aux autres éons à respecter les limites de leur nature et à ne pas chercher à comprendre l'incompréhensible (une limite qui, cependant, ne semble pas beaucoup préoccuper les valentiniens !). L'éon Christ, par l'intermédiaire de l'éon Limite, restaure le fils dégénéré de Sophia. Mais ce fils reste marqué par la souffrance. Pour aller plus loin, le Christ envoie un autre éon, le Consolateur, le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

contient les archétypes de tous les êtres, puis Kalypsos, puis Photophones, puis Autogène, puis l'Enfant trois fois mâle.

Autres schémas : dans le texte *La Pensée première de la triple forme*, l'être important est Protenoia, la pensée du Père, le premier engendré parmi ceux qui vinrent à l'existence.

Dans le *Livre des secrets de Jean*, il y a trois démiurges : le Sauveur, le Logos, l'Archonte. Presque partout apparaissent les syzygies, des couples (purement spirituels) d'éons mâles et femelles, seuls aptes à produire des émanations : ainsi le Fils de l'Homme s'unit à la Sagesse, sa conjointe.

Nag Hammadi ne nous apprend rien de vraiment nouveau sur les frasques de Sophia, selon la doctrine des valentiniens, rappelées dans plusieurs textes : le dernier éon a voulu produire un être parfait sans passer par une union et sans qu'il en ait reçu l'ordre (*Traité tripartite*) ; Sophia, celle qu'on nomme Pistis, voulut créer quelque chose sans son conjoint (*L'Hypostase des archontes*) et ne donna naissance, nous le savons, qu'à un avorton.

L'anthropogénèse des manuscrits n'est pas moins étrange et compliquée que la cosmogénèse. Ainsi « Adam fut engendré de deux vierges, l'esprit et la terre vierge. C'est pourquoi le Christ fut engendré d'une seule vierge afin de redresser la faute survenue au commencement » (*Évangile de Philippe*).

Un écrit sans titre présente un long récit de la création de l'homme :

Le grand Géniteur donna à ceux qui se taisent avec lui un ordre au sujet de l'homme, et chacun d'eux éjacula sa semence au milieu du nombril de la terre. Ce jour-là les 7 archontes ont façonné l'homme, son corps d'après leur corps. (*Écrit sans titre*).

Mais l'homme est généralement présenté comme étant produit par des puissances démoniaques, tel Yaldabaoth

(Yahveh-Sabaoth) et ses auxiliaires :

Alors la foule des âmes se tint près de lui [...]. Le premier commença par créer la tête. Eteraphaope Abron créa son sommet ; Meniggestroeth créa le cerveau, Asterekhen l'œil droit, Thaspomokha l'œil gauche, Iéronumos l'oreille droite, Bissoum, l'oreille gauche, Aldoreim le nez, Banem Ephroum, les lèvres, Amen les dents, Ibikam les molaires, Basiademe les amygdales, Akhkha la lnette, Abakam le cou, Khaaman la colonne vertébrale, Dhearko, la gorge, Thébar l'épaule droite, N. l'épaule gauche, Abitriou l'avant-bras droit, Euantehen l'avant-bras gauche, Krus, la main droite, Beluai, la main gauche, et ainsi de suite de haut en bas. Etc.⁵¹

Et plus loin : « Les sept qui ont pouvoir sur tout cela sont : Mikhael, Ouriel, Aseneas, Saphasaroel, Armouriam, Rikhram, Amiorps » (*Livre des secrets de Jean*). L'attribution des parties du corps à des êtres différents pourrait provenir d'un texte juif ancien, le Shiour Komah (*Le Corps de Dieu*). Toujours selon le *Livre des secrets de Jean*, Yaldabaoth-Saklas s'autoproclame « Seigneur et Dieu ».

La plupart des thèmes gnostiques évoqués dans les autres sources se retrouvent dans les textes de Nag Hammadi. Ainsi la prédestination : « Trois fois bienheureux ceux qui ont été proclamés par le Fils avant qu'ils ne viennent à l'existence » (*Épître apocryphe de saint Jacques*) ou le docétisme dans la figure du Christ : « C'est revêtu d'une forme charnelle qu'il est venu » (*Évangile de la vérité*) ; « Je suis mort, non pas en réalité mais en apparence » (*2^e Traité du grand Seth*) ; « Celui qui a souffert sur la croix, c'est un substitut » (*Apocalypse de Pierre*).

Également le dualisme : « La mère de tous les démons est la matière », « Les archontes enferment Adam dans un corps matériel. C'est de cette Fatalité que découle toute faute » (*Livre des secrets de Jean*). « Après avoir été rejetée dans le corps, l'âme est devenue sœur du désir, de la haine et de la jalousie »

(*Le Tonnerre, intellect parfait*), « Le corps est bestial et appelé à périr » (*Livre de Thomas*). L'*Évangile de la vérité* va jusqu'à suggérer que le monde sensible n'existe pas, qu'il n'est qu'apparence, sauf les élus qui s'y sont provisoirement égarés.

D'une façon générale prévaut l'idée que le monde est un échec (*Évangile de Thomas*) et qu'en tout état de cause, il est peu de chose à côté des sphères célestes : « Puissante est la structure du plérôme, petit ce qui s'en est détaché et qui est devenu le monde » (*Évangile de la vérité*).

Certains textes, assez peu nombreux à vrai dire, passent du dualisme esprit/matière au dualisme homme/femme : « Ceux qui furent formés avec le logos à l'image du plérôme, leurs formes sont masculines car ils ne sont pas issus de la maladie, c'est-à-dire de la féminité » (*Traité tripartite*) ; « Pierre dit : que Miriam sorte de parmi nous car les femmes, ne sont pas dignes de la vie (éternelle). » Mais Jésus répond : « Je vais la guider afin de la faire devenir mâle » (*Évangile de Thomas*), ce qui peut nous rassurer sur le salut de Miriam, alias Marie Madeleine dont il est question dans ce texte, mais pas sur la nature de la féminité !

Le salut prend dans tous les textes qui l'évoquent la même forme : l'extraction de l'esprit hors de la matière pour lui permettre de retourner et de se fondre dans le Plérôme (le lieu où résident des éons supérieurs). « Le royaume qui est dans le Christ abolit toute diversité, inégalité et différence. » « La fin, en effet, va connaître à nouveau l'unité, comme le commencement » (*Traité tripartite*).

L'*Évangile de Philippe* évoque la « chambre nuptiale », lieu d'extase (symbolique) des élus rejoignant leur destination.

Le salut par la connaissance

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

émanées des éons de premier rang, eux-mêmes émanés du Premier Principe. Il est même, en particulier chez Marcion, un dieu carrément mauvais : sévère, jaloux, étriqué. Si certains hommes sont élus, ce n'est pas parce qu'ils observent la Loi, c'est parce qu'ils ont atteint la vraie connaissance en étant initiés à la gnose : cette initiation est affaire de savoir, non d'agir. Dès lors qu'ils ont atteint ce cercle restreint – ou qu'ils ont été prédestinés à l'atteindre – les actions des élus importent peu. D'une certaine manière, tout leur est permis. Cela d'autant que l'agir moral se déploie dans le monde matériel : celui de la matière, de la chair, de la société. Or ce monde matériel étant entièrement corrompu et irrécupérable, rien de ce qu'on pourra y faire n'aura vraiment d'importance.

La gnose n'est pas seulement affaire de doctrine ; elle est aussi un style. Les écrits gnostiques se distinguent par le fait qu'ils ne racontent presque pas d'événements, en tous les cas d'événements advenus en ce bas monde. Ce sont essentiellement des écrits didactiques où un maître, le plus souvent le Christ, expose une doctrine. Et c'est bien normal : puisque c'est la connaissance qui donne le salut, que seule la connaissance importe, le seul moyen de conduire les hommes au salut est l'enseignement. Jésus est essentiellement professeur. Ses disciples, maîtres de gnose à son instar, sont d'abord professeurs, même si certains, comme Simon et Ménandre, pour attirer les foules, eurent recours aux pratiques magiques.

Tout un jargon, que l'on ne trouve guère ailleurs, revient régulièrement dans la plupart des écrits gnostiques : plérôme, éons, archontes, ogdoade, hebdomade, syzygie.

Certains personnages de la Bible bénéficient de la faveur particulière des gnostiques. On a évoqué Adam, Ève, Caïn et Seth (pas Abel !), à l'origine du courant séthien. C'est aussi le cas de Hénoch, de Noé, de Melchisédek. On notera que ces

personnages ne sont pas juifs. Les patriarches et les prophètes d'Israël, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David et Salomon, Isaïe sont presque toujours évacués des récits gnostiques.

Marie Madeleine initiée

Marie Madeleine apparaît sous le nom de Marie tout court ou de Myriam dans plusieurs écrits, dont l'évangile qui porte son nom, l'*Évangile de Marie*. L'attribution de ce texte n'a, est-il nécessaire de le dire, aucun fondement historique⁶⁴. En dehors des évangiles, le Nouveau Testament et les écrits de la période apostolique ne nous disent rien d'elle. Les écrits gnostiques qui en parlent sont trop tardifs pour avoir une quelconque authenticité.

Marie apparaît dans ces écrits, auprès du Christ, comme un personnage de premier rang (ce qu'elle est aussi dans les Évangiles), à l'égal des apôtres et même plus : plusieurs écrits apocryphes disent que Jésus est accompagné de douze apôtres et de sept femmes, le chef des apôtres est Pierre, et le chef des femmes Marie Madeleine et entre les deux, une certaine concurrence semble exister (c'est aussi le cas dans des évangiles, qui ne précisent cependant pas qu'il y avait sept femmes autour du Christ).

Marie Madeleine est présentée comme la compagne (*koinonos*)⁶⁵ de Jésus. Une expression imprécise : l'idée d'une proximité charnelle ne ressort pas avec évidence de la littérature gnostique : « En vérité, Marie, tu es bienheureuse entre toutes les femmes de la terre parce que tu seras le plérôme des Plérômes et la perfection de toutes les perfections. En vérité tu es pneumatique et pure, Marie » (*Pistis Sophia*⁶⁶). On trouve cependant dans les éditions les plus communes de l'*Évangile*

selon Philippe, que « Le Seigneur aimait Marie plus que tous les disciples. Il l'embrassait souvent (sur la bouche). Les autres disciples le virent aimant Marie et lui dirent : Pourquoi l'aimes-tu plus que nous ? Le Sauveur répondit : Comment se fait-il que je ne vous aime pas autant qu'elle ?⁶⁷ » Dans ce texte souvent cité, « sur la bouche », il faut le préciser, est une extrapolation à partir d'un document endommagé et se réfère au baiser rituel que pratiquaient les gnostiques entre eux. Plus explicite semble, dans l'*Évangile selon Thomas*⁶⁸, l'allusion à une relation intime entre Jésus et Salomé, une des « saintes femmes » mentionnées dans le Nouveau Testament, parfois identifiée à la fille d'Hérodiade convertie. Dernière référence : Épiphane de Salamine signale avec indignation l'existence d'un ouvrage disparu, de type ophite, les *Questions de Marie*, où des relations charnelles de Jésus et Marie Madeleine seraient évoquées⁶⁹. C'est tout et, on le voit, c'est bien peu. On devait retrouver, selon certaines sources, la même allusion à Marie Madeleine, concubine du Christ, chez les cathares, avatar moyenâgeux de la gnose que nous évoquerons plus loin⁷⁰.

Quoique fugace, l'idée que Jésus ait pu avoir une relation charnelle peut être rapportée à deux logiques gnostiques : la première serait que, grand initié, contempteur de la loi des scribes et des pharisiens, il se situait au-dessus de la morale ordinaire, l'autre, le souci d'avoir à tous les niveaux, y compris au sien, une syzygie. Mais ne nous y trompons pas, l'importance de Marie au regard de la gnose vient surtout de ce qu'elle est assimilée à la sœur de Marthe laquelle, selon saint Luc (11, 38–42), aurait eu des entretiens particuliers avec Jésus : on suppose donc qu'elle aurait bénéficié d'un enseignement secret, ce dont la gnose est friande.

Parmi les gnostiques, Marcion se distingue assez nettement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

atténuée la phrase terrible de l'Évangile « il est plus difficile aux riches d'entrer dans le Royaume de Dieu qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille » en invoquant son sens caché, différent du sens littéral, beaucoup plus indulgent pour les riches. Dans son œuvre principale, les *Stromates* il dresse le portrait de l'homme accompli qu'il désigne comme « le gnostique ». Ce gnostique est un chrétien qui a eu le souci, tout au long de vie, comme Clément lui-même, d'approfondir sa foi par une connaissance de l'Écriture, de la théologie et de la philosophie profane. Son évocation n'est cependant pas exempte d'ambiguïtés : « Le gnostique est au-dessus de celui qui a simplement la foi⁷⁷ » ; « Le bien supérieur à tout, c'est l'intelligence⁷⁸ ». Sa conception de la *theoria*, contemplation directe du mystère de Dieu a pu être rapprochée de l'initiation gnostique. Mais pour Clément, la foi demeure première : « Sans la foi, il n'y a pas la gnose⁷⁹ ». Très éloigné de la gnose est ce passage des *Stromates* :

Nous tenons de la susdite volonté de Dieu le premier devoir de tout aimer, puisque tout a rapport à Tout, le second devoir de ne rien convoiter et le troisième de ne rien haïr⁸⁰.

Le gnostique se reconnaît à son comportement : « Il est impossible que la gnose aille de pair avec une mauvaise conduite⁸¹. » « Il (le gnostique) est toujours paisible, doux, affable, d'accès facile, longanime, raisonnable, de conscience pure, rigoureux⁸². » Le gnostique accompli, dit-il, accomplit les préceptes. Si cette qualité vient manquer, la gnose est boiteuse⁸³. » Pour résumer : « La gnose demeure inébranlable par la charité. La charité trouve sa perfection dans la gnose⁸⁴. »

Clément d'Alexandrie critique en outre fortement Basilide,

Valentin, Marcion, Théodote. À sa suite, Origène (185–253) spéculait lui aussi souvent aux confins de la gnose (même s'il a écrit par ailleurs des ouvrages contre elle). Pour lui aussi les vérités les plus hautes ne sont communiquées qu'aux initiés⁸⁵. Il croit à la préexistence des âmes descendues dans le corps au moment de la naissance, ce qui ne l'empêche pas d'accepter la résurrection de la chair. Le salut, pour lui, sera, à la fin des fins, universel : c'est la doctrine de l'apocatastase. L'angélologie (science des anges) occupe une grande place dans son œuvre. Très attaché à l'Écriture dans sa totalité, fondateur de l'exégèse moderne, il a développé, à la suite de Philon, la théorie des trois sens de l'Écriture : le sens littéral, le sens allégorique et le sens moral (auquel on ajoute généralement le sens anagogique⁸⁶), correspondant aux trois parties de l'homme, le corps, l'âme et l'esprit⁸⁷ : cette conception « polysémique » des textes sacrés rappellerait la pratique de beaucoup de gnostiques si Origène ne conservait pas scrupuleusement le sens littéral. C'est pourquoi l'Église catholique l'a intégrée à sa tradition.

Saisi d'une frénésie encratite, il aurait, dit-on, appliqué à la lettre le commandement de l'Évangile : « Si ton œil est occasion de péché, arrache-le et jette le loin de toi ; il t'est plus avantageux de perdre un seul de tes membres que de voir tout ton corps jeté dans la géhenne » (Mt 5, 29) et, pour échapper à la tentation de la chair, se serait fait châtrer. Ces excès que l'Église a condamnés, auraient fait qu'Origène, bien qu'il figure dans la Patrologie grecque, ne fut jamais déclaré saint. Il fut même condamné, bien après sa mort, au concile de Constantinople (543) pour avoir dit que le Fils n'était pas exactement l'égal du Père⁸⁸. La position particulière d'Origène s'expliquerait, selon le païen Porphyre, par l'influence de Platon :

Origène, dans sa conduite, a vécu en chrétien ; mais en ce qui concerne les opinions sur les choses et sur la divinité, il a hellénisé et transporté les opinions des Grecs aux fables étrangères (c'est-à-dire au christianisme). Il vivait en effet toujours avec Platon⁸⁹.

Pourtant sur beaucoup de sujets essentiels, en particulier la bonté du monde, la valeur de l'Ancien Testament et la réalité de l'incarnation, Origène a défendu bec et ongles la doctrine catholique. N'oublions pas non plus qu'il écrivit un *Dialogue contre Candide le Valentinien* et un *Dialogue contre les marcioniens*.

Les ouvrages très importants qui furent longtemps attribués à Denys l'aréopagite, un des rares membres de l'aréopage d'Athènes que saint Paul réussit à convertir, confondu avec le premier évêque de Paris, ont sans doute été écrits vers l'an 500 par un moine syrien, très influencé par l'école d'Alexandrie.

Dans son ouvrage sur *La Hiérarchie céleste*, il décrit, à la suite d'Origène, les différentes classes d'anges qui peuplent le Ciel. Mais il est surtout connu pour avoir promu dans *Traité des noms divins* la théologie dite apophatique ou négative, selon laquelle s'agissant de Dieu, toute négation (par exemple infini, immortel, insondable) est plus près de la vérité que ce qu'on peut en dire de positif (Père, créateur, législateur, etc.). Ces spéculations sur les cieux et cette insistance sur la difficulté à connaître Dieu n'est pas sans rappeler Basilide pour qui tout procède d'un Père inconnu. Mais cela ne suffit pas pour faire du Pseudo-Denys (c'est ainsi qu'il est connu aujourd'hui) un gnostique.

Au demeurant, si l'on en croit Mircea Eliade, ce qui faisait le danger de la gnose pour l'Église chrétienne était moins son caractère ésotérique que son contenu : « Ce n'était pas l'ésotérisme et la gnose en tant que telles qui se révélaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

particulier : le rejet de la chair et celui de l'héritage juif.

Le rejet de la chair s'est traduit pas une morale rigoriste qui a, en principe, toujours reconnu la valeur du mariage mais plutôt comme moindre mal que comme un bien en soi (saint Paul n'est pas très éloigné de cette position) et promu, au travers du monachisme, une fuite devant le monde considéré comme mauvais. L'ambiguïté des formules de saint Jean sur le monde a alimenté cette tendance qu'on peut sans abus qualifier de gnostique : là où l'évangéliste condamnait sans doute l'esprit du monde, au sens de « mondain », dissipé, certains ont pu comprendre l'ensemble de la création dans son état actuel.

L'autre tentation gnostique, plus particulièrement issue de Marcion, est celle du rejet de l'Ancien Testament. Pourtant les livres juifs n'ont jamais été enlevés de la Bible orthodoxe. Les Pères de l'Église, en particulier Origène, les ont scrupuleusement étudiés. Mais ils n'ont pas toujours eu au cours des siècles la place qui aurait dû leur revenir dans l'enseignement de la foi chrétienne, surtout dans l'enseignement populaire. L'opposition entre le Dieu juste et seulement juste des juifs et le Dieu de miséricorde des chrétiens, revient souvent à la surface ; pour fallacieuse qu'elle soit, on en trouve encore bien des traces dans le catéchisme ordinaire¹⁰⁸.

La tentation marcionite n'a pas été sans rapport avec le mépris des juifs qui a trop souvent marqué l'Occident chrétien. Elle demeure plus actuelle qu'on croit. Le dernier concile, dont on dit qu'il a rapproché les catholiques des juifs, a supprimé, on se demande pourquoi, la fête de la circoncision qui était célébrée depuis 2000 ans le 1^{er} janvier.

74. Louis BOUYER, *Gnosis*, Cerf, 1988.

75. HE, II, 1, 3–4.

76. CLÉMENT D’ALEXANDRIE, *Quel riche sera sauvé ?* Éd. Patrick Descourtieux, Sources chrétiennes, Cerf, 2011.
77. CLÉMENT D’ALEXANDRIE, *Stromates* ; II, 18, 14.
78. CLÉMENT D’ALEXANDRIE, *Stromates*, IV, 149, 6.
79. CLÉMENT D’ALEXANDRIE, *Stromates*, II, 31, 2
80. CLÉMENT D’ALEXANDRIE, *Stromates*, IV 12–8.
81. CLÉMENT D’ALEXANDRIE, *Stromates*, IV, 130, 5
82. CLÉMENT D’ALEXANDRIE, *Stromates*, VII, 45,1
83. CLÉMENT D’ALEXANDRIE, *Stromates*, II, 10, 46
84. CLÉMENT D’ALEXANDRIE, *Stromates*, II, 9,45
85. Cardinal Jean DANIÉLOU, *Origène*, Cerf 2012, p. 38.
86. Par rapport aux fins dernières.
87. *Traité des principes* IV, 2,
88. Cardinal Jean DANIÉLOU, *Origène* op. cit. Chapitre IV.
89. Cité par EUSÉBE DE CÉSARÉE, HE Livre VI, 19, 8.
90. Mircea ELIADE, op.cit., tome II, page 352.
- 91.
- <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/bardesane/lois.htm>
92. CELSE, *Contre les chrétiens*, Collection Libertés, J.-J.Pauvert, 1965 ; § 65.
93. C’est le principe d’une création ex nihilo qui est essentiel. Dès l’Antiquité, Origène et saint Augustin ne prennent pas le récit de la Création à la lettre.
94. AH II, 10, 4.
95. Saint AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, Livre III, V.
96. A.H. IV, 38, 1.
97. Le célibat des prêtres et même des évêques (ou leur abstinence s’ils sont déjà mariés) ne semble pas avoir été une règle absolue dans les premiers siècles de l’Église mais il est une pratique qui semble majoritaire et qui est rendue obligatoire dans l’Église latine à la fin du IV^e siècle. Dans les Églises

d'Orient, elle ne s'applique qu'aux évêques et aux moines.

98. TATIEN, *Discours aux Grecs*, § 32.

99. Op.cit.

100. Cette idée s'applique aux secrets métaphysiques ou à des sciences occultes : alchimie, astrologie, chiromancie. Dès que la science positive, de type moderne, est apparue, principalement dans la sphère de la civilisation chrétienne, l'Église a très vite considéré que cet interdit ne s'appliquait pas à elle. D'ailleurs saint Augustin avait déjà clairement vu la distinction entre la gnose et la vraie science.

101. AH II, 26, 1.

102. *Le Bahir*, §50, traduit de l'hébreu et de l'araméen par Joseph Gottfarstein, Verdier 1989 – Cité par Gérard ISRAËL, *La question chrétienne*, Payot, 1999.

103. Le concile de Chalcédoine (451) a définitivement fixé le dogme de la double nature du Christ.

104. AH 1, 31, 1.

105. AH IV, 14,6.

106. AH 1V, 14, 7.

107. AH III, 3, 3.

108. C'est particulièrement vrai depuis le concile de Vatican II, que l'esprit du temps a interprété, à tort, comme le rejet des aspects légalistes de la religion au bénéfice de bons sentiments supposés évangéliques.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

catastrophe de 70, ils auraient caché des manuscrits aux portes de Qumran qui était, non un monastère, mais une simple ville marché, tout simplement parce qu'il y avait là des grottes isolées.

La confrontation des deux thèses fait qu'aujourd'hui beaucoup de savants n'hésitent pas à dire que l'on ne sait rien de certain sur les auteurs des manuscrits de Qumran¹²³. Ajoutons à ces incertitudes qu'il est très difficile de dater ces manuscrits de manière précise. Rien de solide n'établit qu'aucun de ces textes provienne du I^{er} siècle avant J.-C.

Le « Maître de Justice » qui est la référence des sectaires de Qumran et apparemment le fondateur du groupe garde tout son mystère. On parle d'un prêtre dissident de la période qui a suivi les Macchabées et donc datant d'environ 110 avant J.-C. environ, sans que rien vienne conforter une telle hypothèse.

L'école historique classique s'est toujours plu à considérer les esséniens (même mot que *Hassidim*, les pieux) comme une des principales sectes juives, à l'égal des pharisiens, propres au judaïsme éclaté de l'Antiquité tardive. Et, compte tenu de son enseignement, on considérait qu'elle avait eu une influence forte sur l'enseignement du Christ. Pour Ernest Renan, Jésus-Christ était un essénien qui avait réussi. D'autres ont fait sinon de Jésus-Christ lui-même, au moins de Jean Baptiste, un essénien.

Cette assimilation est pourtant problématique. Le Christ, comme d'ailleurs son cousin le Baptiste, sont hostiles au rigorisme des scribes et des Pharisiens. Ils mènent une vie errante et indépendante. Or, les pharisiens étaient de dangereux laxistes si on les rapporte aux esséniens tels qu'ils apparaissent dans les écrits de Qumran. D'autre part, les esséniens vivaient en communautés organisées, qui n'étaient peut-être pas des monastères à proprement parler mais où la règle hiérarchique

était stricte, ce qui n'a rien à voir avec la vie de Jean le Baptiste et de Jésus-Christ.

En faire une secte juive laisse ouverte une question majeure, la principale énigme du Nouveau Testament, sans doute : l'absence totale de toute mention des esséniens dans aucun des quatre évangiles. Alors que les pharisiens sont présents partout, que le Christ parle et va partout, qu'il se confronte à tous les groupes organisés, pourquoi ne se confronte-t-il pas au moins une fois aux esséniens ? Les exégètes officiels ont du mal à répondre à cette question. Une fois exclu que les chrétiens soient issus de l'essénisme, on a suggéré que les esséniens pourraient être les hérodiens mentionnés de manière sporadique dans les Évangiles¹²⁴ : mais là encore, quoi de commun entre ces fanatiques rigoristes et le roitelet Hérode plongé dans le stupre de fastueuses orgies¹²⁵ ?

Une explication qu'on ne saurait exclure, même si elle n'est pas encore considérée comme elle le mériterait par la communauté savante, laquelle, ayant abandonné ses certitudes primitives, reste courte sur toutes ces questions : que les esséniens soient en réalité postérieurs au Christ et qu'ils soient, de fait, une branche des premiers chrétiens, branche judéo-chrétienne puisqu'ils sont juifs et suivent la Loi de Moïse avec une particulière rigueur, branche très austère organisée en communautés analogues à celles que décrivent les Actes des Apôtres au tout début de l'annonce de l'Évangile : « les croyants mettaient tout en commun » (Ac 2, 44)¹²⁶, branche peut-être déviante dont on a pu se demander si elle n'avait pas quelques relents gnostiques.

Rien ne s'oppose formellement à cette hypothèse, déjà envisagée par Eusèbe de Césarée : les textes de Philon ou de Flavius Josèphe ne sont pas assez précis pour l'exclure. La

datation des manuscrits de Qumran non plus. Le Maître de Justice serait tout simplement le Christ : cette expression n'est pas très différente des titres par lesquels les textes du Nouveau Testament ou des Pères apostoliques¹²⁷ le désignent : le Fils de l'homme, le Seigneur, le Maître (Rabbi), le Verbe. Le repas sacré auquel, selon les documents retrouvés, se livrent les initiés serait tout simplement l'eucharistie. Les adeptes se qualifient réciproquement de frères comme les premiers chrétiens.

Que les esséniens aient été absents des Évangiles trouverait là son explication : ils n'existaient tout simplement pas encore !

Que serait donc devenue cette communauté ? S'est-elle détachée d'emblée du tronc principal ? Il est difficile de le dire. S'est-elle dispersée dans les années 50 qui virent une formidable réaction du judaïsme orthodoxe contre les premiers chrétiens et leur quasi-expulsion de Palestine ou bien en 70, avec la répression romaine ? C'est à ce moment-là ou même plus tard que les manuscrits auraient été cachés dans des jarres, dans des caves des environs de Qumran – et peut-être en d'autres endroits où le climat n'a pas permis de les conserver. Les chrétiens esséniens auraient-ils fui vers l'Arabie où on croit déceler leur influence sur l'islam des origines ? Tout cela est envisageable mais seules la poursuite des recherches et, il faut l'espérer, de nouvelles découvertes permettront d'y voir plus clair. Et même si l'essénisme se trouve exempt de toute influence chrétienne, ses traits gnostiques demeurent très limités.

Les écrits trouvés à Qumran¹²⁸, présentent certes un caractère élitiste : la *Règle de la Communauté* fixe les conditions de la vie en commun des « fils de Sadoq », une communauté qui est déjà de type monastique : « Qu'il réserve la connaissance véridique à ceux qui ont choisi la voie. » Ces écrits prônent un ascétisme extrême de type encratique et le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gouverner la République, la familiarité de ces réalités supérieures l'ayant guéri de la volonté de puissance.

Le platonisme fut systématisé au III^e siècle par des disciples tardifs appelés les néo-platoniciens, en tête Plotin (205–270), mais aussi Porphyre (234–305), Jamblique (242–325) et Proclus (412–485) qui tentèrent, à partir des mêmes thèmes : Dieu unique, immortalité de l'âme, dévalorisation du monde matériel, recherche de la sagesse par une initiation philosophique, de donner une nouvelle jeunesse au paganisme antique. Ils formèrent plus qu'une école, presque une religion : « Le néo-platonisme est une sorte d'Église avec son dogme et son apologétique¹³⁹. » Dans son *Traité sur les mystères*, Jamblique nous décrit des scènes de théurgie néo-platoniciennes qui n'ont rien à envier aux religions à mystères.

D'une façon générale, l'influence du platonisme fut considérable : « À partir du II^e siècle de l'ère chrétienne, tout le monde, philosophes, gnostiques savants, théologiens chrétiens, revient au Dieu de Platon » (Eugène de Faye)¹⁴⁰. Le platonisme est la philosophie dominante de l'Occident chrétien jusqu'au XIII^e siècle, il n'a pas cessé de l'être dans l'Église d'Orient (ce qui ne veut pas dire que les théologiens orthodoxes adoptent sans critique toute la philosophie de Platon).

Saint Augustin, référence majeure de l'Église chrétienne, catholique et protestante, vécut toute sa vie sous l'influence de Platon¹⁴¹. Ce n'est qu'au soir de sa vie qu'il s'en repentit :

Je suis désolé d'avoir fait de si grands éloges soit de Platon, soit des platoniciens. C'étaient des hommes impies qu'il ne fallait pas tant louer à cause des grandes erreurs dans lesquelles ils sont tombés¹⁴².

On a pu aussi penser que l'idée d'un salut par la

connaissance renvoyait à la pensée grecque. « Connais-toi toi-même » enseigne Socrate. Ce culte du savoir a même pu passer pour l'irruption d'une mentalité scientifique, ou même une préfiguration des Lumières dans les ténèbres de la religion.

La gnose n'est pas la philosophie grecque

La gnose est cependant bien plus que le platonisme. Si viennent incontestablement de Platon le primat du monde immatériel et donc de l'âme, l'indépendance de l'âme et du corps (et donc la possibilité d'une transmigration des âmes), la supériorité d'une caste d'initiés (les philosophes pour Platon), accessoirement des thèmes comme la syzygie ou l'androgynie, il s'en faut de beaucoup que toute la gnose soit dans le platonisme.

Si Platon tient le monde matériel pour inférieur au monde des idées – et plus illusoire que vraiment mauvais –, il n'est jamais allé jusqu'à en faire l'œuvre du diable ; son intérêt pour la politique et le goût des plaisirs modérés, le ton enjoué de ses dialogues démentiraient toute forme de radicalité sur ce chapitre. « Platon, dit Plotin, quoique ne regardant pas le cosmos comme l'être le plus haut, l'appelle l'être intelligent le plus haut, un dieu » et « en vérité, une créature vivante avec âme et raison ». Les néo-platoniciens, qui connaissaient la gnose, lui étaient aussi hostiles qu'au christianisme. Plotin consacre un chapitre entier de l'*Ennéade*¹⁴³ intitulé significativement « Contre ceux qui disent que le démiurge de ce monde est mauvais et que le Cosmos est mauvais » à réfuter la gnose précisément sur ce terrain de la valeur du monde.

L'opposition des néo-platoniciens n'est pas seulement philosophique mais politique. Le néo-platonisme se trouve être

la philosophie officielle de tous les empereurs, comme Aurélien, Dioclétien ou Julien qui s'efforcèrent de restaurer l'Empire en s'appuyant sur les traditions du paganisme. Hostiles au christianisme, ils n'en étaient pas moins très attachés à la morale civique. Aussi Plotin critique-t-il les débordements moraux de certains gnostiques ou leurs excentricités : il se moque de certains sectaires qui invoquaient la divinité suprême par « des formules accompagnées de claquements de langue et de sifflements ». La gnose qui dévalorise non seulement le monde mais aussi la morale et la cité apparaissait aux néo-païens comme une forme de subversion de l'ordre social.

Il s'en faut par ailleurs de beaucoup que la philosophie grecque dans son ensemble ait marqué le même dédain des réalités de ce monde que n'en inspire la philosophie de Platon.

Du plus ancien des philosophes grecs, Thalès, on a conservé la maxime : « Le plus beau des êtres, c'est le monde : il est l'œuvre de Dieu »¹⁴⁴, à peu près l'antithèse de ce qu'ont dit tous les gnostiques. Pour Héraclite, pour Démocrite, l'univers est éternel sans que pour autant ces penseurs le trouvent mauvais. La plupart de ces philosophes de la période archaïque sont en même temps des philosophes de la nature, ils étudient le monde réel pour en percevoir les mécanismes ; pour Thalès, au commencement était l'eau, pour Héraclite, le feu. Zénon d'Élée se figure l'âme comme le mélange du chaud, du froid, du sec et de l'humide. Empédocle, le premier définit les quatre éléments de base de l'ancienne physique : l'air, l'eau, le feu et la terre. Philolaos, un pythagoricien, découvre que la terre tourne sur elle-même. Démocrite pose les bases du matérialisme.

Loin d'avoir horreur de la chair, ces philosophes sont souvent des sportifs : Socrate prend soin de sa forme physique, Iccos de Tarente est vainqueur aux Jeux Olympiques. Ils sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

COMMENT PEUT-ON ÊTRE GNOSTIQUE ?

Le contexte historique et culturel dans lequel la gnose s'est développée et a prospéré ne nous a donné que des raisons abstraites de son succès. Elle ne nous fait pas comprendre de l'intérieur comment des citoyens ou des sujets de l'Empire romain ont pu adhérer aux doctrines gnostiques. La faiblesse des matériaux documentaires et archéologiques rend d'ailleurs la réponse aléatoire. Avons-nous les éléments pour esquisser une sociologie de la gnose ? Là aussi on en est réduit à des hypothèses à partir d'éléments très fragmentaires.

Esquisse d'une sociologie de la gnose

La gnose touche sans doute d'abord la classe moyenne urbaine. La classe supérieure est, aux I^{er} et II^e siècles, encore païenne, sauf exceptions. On conçoit mal par ailleurs comment une doctrine qui tient en si piètre estime la matière et la vie d'ici-bas aurait pu attirer l'immense majorité de la population romaine, travailleurs libres ou esclaves, astreinte, pour survivre, au travail manuel. Et quelle motivation au combat aurait pu trouver dans ces doctrines la caste militaire si essentielle à la survie de l'Empire ? Le sentiment de supériorité que pouvait conférer la conviction d'être initié, d'appartenir au petit nombre

des élus, semble convenir à une moyenne bourgeoisie détachée de l'obligation quotidienne de travailler pour vivre mais n'ayant pas la plénitude de la supériorité sociale.

Il y avait parmi les gnostiques, au moins parmi les initiateurs du mouvement, des riches, peut-être davantage rentiers ou héritiers que commerçants actifs : on nous dit que Marcion, fils d'un armateur, vivant de ses rentes, offrit en arrivant à Rome une très importante somme d'argent à l'Église, peut-être dans l'espoir d'être élu pape. Valentin est également réputé fortuné.

Milieu masculin sans doute, dans la mesure où la femme est tenue par tous les gnostiques en piètre estime. Mais le fait religieux n'est pas à l'abri de paradoxes et on aperçoit ici ou là que certaines femmes ont joué un rôle important dans la propagation de la gnose : Marcellina, disciple de Carpocrate, ou Quintille, chef des Caïnites, par exemple.

Le nombre de publications qui nous est resté, malgré la répugnance de la Grande Église à les préserver, laisse penser que le monde gnostique fut un milieu où on écrivait beaucoup. Cela laisse imaginer un milieu plutôt intellectuel. Intellectuel ou demi-intellectuel ? La pauvreté philosophique de beaucoup de ses productions autorise le doute. Même si la gnose pouvait avoir au II^e siècle plus de respectabilité que n'en a aujourd'hui la littérature hermétique, l'abondance de celle-ci ne signifie pas qu'elle tint le haut du pavé dans le monde intellectuel, même si un Plotin ne dédaigna pas de la réfuter.

La gnose eut-elle aussi une dimension populaire ? On pourrait le penser dans la mesure où les Pères de l'Église ne se privent pas de dire que les chefs gnostiques s'adonnent volontiers à la magie, aux pratiques thaumaturgiques, chiromanciennes, qu'ils usent d'amulettes, de conjurations, de sceaux et se livrent à toutes les superstitions. Mais la lecture de

classiques de l'histoire antique (par exemple Suétone) nous montre que le souci de connaître l'avenir était alors répandu dans toutes les classes de la société. Aucun empereur n'a dédaigné la consultation des augures ou des haruspices lesquels interrogeaient l'avenir dans le vol des oiseaux ou les entrailles des animaux sacrifiés ; aucun ne s'est moqué du caractère faste ou néfaste des jours. Sur ce sujet, la gnose est bien plus proche du paganisme que du christianisme qui s'efforça, dès le départ, en conformité avec la Loi de Moïse, avec sans doute un succès mitigé, de bannir les pratiques sinon thaumaturgiques, du moins magiques et astrologiques.

Le public des groupes gnostiques venait-il directement du paganisme ou s'agissait-il surtout d'hommes et de femmes déjà christianisés ? On peut penser qu'il s'agissait d'abord de chrétiens au vu du contenu des doctrines qui s'expriment dans les manuscrits de Nag Hammadi. Comment les comprendre sans un minimum de culture biblique, si l'on ignore qui sont Adam, Seth, Enoch et naturellement Jésus-Christ ? Les motivations du passage à la gnose ont pu varier : séduction du prédicant, rivalités, recherches personnelles ou souci d'aller plus loin dans la compréhension du monde que ce qu'offrait la catéchèse ordinaire. Et n'oublions pas qu'alors, comme aujourd'hui, la majorité des gens ne se déterminaient pas pour des raisons personnelles, mais en fonction du réseau relationnel où ils se trouvaient inscrits, de l'emportement collectif de leur groupe, de leur milieu. Si tel prêtre passe à la gnose, il est probable qu'une partie de ses ouailles le fera aussi. Si dans tel salon d'Alexandrie, la gnose est à la mode, elle y attirera de nouveaux adeptes. Et qui résisterait, comme Épiphane de Salamine, à une jolie femme lui disant : « Je suis un vase d'élection et je veux sauver tous ceux qui sont dans l'erreur » ?

On n'exclut pas non plus que dans la confusion des deux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

178. Jean-Luc MARION, *Au lieu de soi*, l'approche de saint Augustin, PUF, 2008.

179. Henri-Charles PUECH, *En quête de la gnose*, vol.I, page XXII.

180. Marcel Simon-André BENOÎT, *Le judaïsme et le christianisme antique*, Nouvelle Clio, p.281

181. AH, I, 24, 6.

182. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, II, 20.

183. SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions*, Livre IX, chapitre III.

184. Ibid.

185. Telle n'était pas naturellement la volonté des Pères du concile.

186. NIETZSCHE, *L'Antéchrist*, 1896, §29.

187. La morale chrétienne est aussi, quoi qu'on dise, beaucoup plus respectueuse de la femme : le divorce, avant d'être interdit, était, de fait, la répudiation unilatérale à l'initiative du mari ou du chef de la maisonnée. À partir du V^e siècle, l'adultère masculin est puni aussi sévèrement à Byzance que le féminin.

188. AH III, 12, 12 sq.

L'ESSOUFFLEMENT DE LA GNOSE OCCIDENTALE

Si les historiens rattachent surtout le mouvement gnostique aux I^{er} et II^e siècles, il s'en faut de beaucoup qu'il se soit terminé avec le Haut-Empire. La bibliothèque de Nag Hammadi ne date-t-elle pas de la fin du IV^e siècle, même si elle est largement composée d'ouvrages plus anciens ? Elle témoigne en tout cas de la survivance d'une filière gnostique en Égypte au IV^e siècle. Toujours au IV^e siècle, Épiphane de Salamine trouva à son arrivée à Chypre une communauté organisée de marcionites.

Le même Épiphane décrit aux environs de 380, dans son ouvrage le *Panarion*, quatre-vingts hérésies¹⁸⁹. La plupart ont le caractère de gnoses, ce qui témoigne non seulement de la vitalité du mouvement mais encore de son extrême éclatement.

Que les manuscrits de Nag Hammadi soient écrits en copte, probablement à partir d'originaux grecs, pourrait montrer le caractère populaire pris au Bas-Empire par ce mouvement élitiste sans doute né parmi les classes éclairées et hellénisées, en même temps qu'il témoigne du retour à la surface des langues indigènes dans l'Empire.

Mais il est vraisemblable qu'à partir du III^e siècle, le mouvement gnostique a connu un certain essoufflement. D'abord parce qu'on ne connaît pas de doctrine nouvelle, au

moins dans le périmètre de l'Empire romain, à part, en Espagne, celle de Priscillien sur laquelle nous reviendrons. Si la plupart des textes dont nous disposons datent du II^e et du début du III^e siècle, il y a fort à parier que le mouvement gnostique a perdu sa créativité très tôt. S'il se poursuit, c'est dans la répétition, voire la routine : à supposer que la *Pistis Sophia* soit bien du IV^e siècle, elle ne fait que répéter une doctrine du II^e. Pourquoi cet essoufflement ? D'abord pour des raisons politiques et sociales.

La crise de l'Empire romain

À partir de l'an 235, l'Empire entre dans une crise profonde qui remet en cause la belle civilisation du Haut-Empire. Cette crise se caractérise par une instabilité et une perte de légitimité du pouvoir impérial, voire son éclatement. En 235, Maximin, général de l'armée du Rhin, prend le pouvoir au détriment d'Alexandre, dernier représentant de la dynastie des Sévère et sans doute acquis à la gnose. Ce n'est pas la première fois qu'un changement d'empereur était dicté par les soldats, mais Maximin, brute à demi barbare, ne parvient pas à asseoir sa légitimité pour fonder une nouvelle dynastie. Au bout de trois ans, un autre empereur lui succède, puis un autre. Autour de l'an 260, chaque province ou presque a son empereur. Même si la Ville Éternelle poursuit ses fastes souvent sanglants, l'empereur qui règne à Rome, Gallien, ne contrôle pratiquement que l'Italie.

Comme lors des crises précédentes, celle de 68 et celle de 193, les coups d'État se traduisent par des affrontements entre armées romaines. Ces armées, peu disciplinées puisque ce sont elles qui désormais font les empereurs, lesquels ne survivent que par des largesses démagogiques envers la troupe ou en en tolérant la licence, irrégulièrement payées, quittent leurs postes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

végétaux. L'homme lui-même est une créature double, composée d'esprit et de matière, de bien et de mal. Un jour le chef des démons voulut créer un nouvel homme, rival de l'Homme nouveau qui était une créature céleste. Ce rival, Adam, fruit de l'accouplement de Saklas (le démon) et de Nebroël, aurait dû être entièrement mauvais, mais il avait en lui un principe spirituel, ce qui n'était pas le cas de sa compagne, la femme, entièrement mauvaise, elle. Remplie de puissances mauvaises, elle est l'antithèse vivante d'Adam sur lequel elle ne saurait avoir qu'une influence néfaste.

La création est donc intrinsèquement mélangée (bien que tout ce qui est visible appartienne à la matière et donc au mal). Mais en consentant à ce mélange, le Dieu de la lumière introduit dans la matière un ferment de rédemption. Pour se sauver, l'homme (ou en tous les cas l'étincelle de lumière céleste qui est en lui) doit accéder à la lumière par la science. « La lutte entre la lumière et les ténèbres se concentre sur l'homme qui devient le principal enjeu et en même temps le principal champ de bataille de la lutte » (Hans Jonas)¹⁹⁷.

Ce savoir salvateur, c'est Jésus qui est envoyé pour le communiquer aux hommes. Jésus joue un rôle central dans le manichéisme mais, comme chez tous les gnostiques, il ne s'incarne qu'en apparence. Mani est son envoyé : « Mani, apôtre de Jésus-Christ par la providence de Dieu le Père. » Les manichéens qualifient souvent Jésus de « Fils de la Veuve »¹⁹⁸, la veuve étant Marie, une expression utilisée plus tard en maçonnerie.

Pour accéder à la connaissance, les hommes qui en sont dignes, les disciples de Mani, doivent se tenir à l'écart des plaisirs de la chair. Ils passeront alors de l'obscurité à la lumière :

À la pensée obscure, au sentiment obscur, à l'intellect obscur, au raisonnement obscur, d'où naissent la colère, la haine, la luxure et la sottise, s'opposent pour nous la pensée lumineuse, le sentiment lumineux, le raisonnement lumineux, l'intellect lumineux, qui engendrent la piété, la bonne foi, le bonheur, la patience et la sagesse¹⁹⁹.

Un ascétisme hiérarchisé

Les commandements de cette religion sont à la fois simples et rigoureux. Les principes fondamentaux du manichéisme sont de refuser le plaisir de la chair, de ne pas tuer et de ne pas blasphémer.

La morale qui en découle est très stricte : aux interdits habituels du meurtre, du vol, du mensonge, s'ajoutent l'interdiction de manger de la viande, de tuer les animaux et même parfois les végétaux (que reste-t-il à manger ?), de déranger l'ordre de la nature, de bouger une pierre, etc. Et à ces interdits s'ajoute, encore plus important, celui de l'acte sexuel, et plus grave encore que l'acte sexuel, celui de la génération : à la rigueur, est-il préférable d'avoir une concubine inféconde qu'une épouse qui pourrait ne pas l'être !

Mais comme cette morale pose un idéal impossible à réaliser, le manichéisme distingue les élus qui accomplissent tous ces commandements et, seuls reçoivent semble-t-il, le baptême et les adeptes de base appelés auditeurs. Il retrouve ainsi l'aspect hiérarchique et initiatique propre à la gnose. En même temps, il s'apparente aux Églises chrétiennes fondées sur la distinction d'un clergé célibataire et des fidèles.

Les règles qui s'imposent aux élus se répartissent en trois « sceaux » : celui de la main, celui de la bouche et celui du sein. Le « sceau de la main » est la restriction des gestes pouvant briser la vie tels la chasse et la guerre. Le « sceau de la bouche »

représente la discipline de la parole et celle du régime alimentaire qui se résume aux herbes. Le « sceau du sein » représente l'abstinence sexuelle de l' élu. Le but de ceux-ci est d'incarner la perfection afin de montrer l'exemple aux adeptes des classes inférieures. Cette perfection est le dernier stade précédant l'accès au royaume de la Lumière. Comme le bouddhisme, le manichéisme, malgré sa sécheresse ascétique, laisse une certaine place à la compassion.

Les auditeurs ont des commandements allégés : par exemple, ils peuvent prendre femme, mais s'efforcent de ne pas avoir d'enfants. Ils sont tenus de respecter les « Dix Commandements » de Mani. Ces commandements touchent autant la vie sociale que religieuse. Ils doivent prier quatre fois par jour, soit pour chacune des quatre positions du soleil, jeûner ainsi que contribuer à l'aumône correspondant environ à un septième des biens qu'ils possèdent, au seul bénéfice du clergé (il leur est interdit de donner à d'autres). À travers ces interdits, l'auditeur aura pour objectif d'atteindre un état qui le rendra parfait lors de sa mort. Au lieu d'être réincarné, il sera alors élu.

L'eschatologie de Mani n'est pas plus simple que sa cosmogénèse. Comme chez les autres gnostiques, seules les âmes sont susceptibles d'être sauvées. Celles des élus et peut-être celles des auditeurs. Les élus seront reçus dans le paradis de lumière. À la différence de Marcion ou Valentin, les âmes des damnés, chez Mani, ne sont pas vouées à la disparition, mais à un séjour prolongé au royaume des démons : « Elles resteront vouées à ce monde ténébreux. »

L'accouchement du monde nouveau qui doit émerger au terme de ce long combat entre la lumière et les ténèbres durera longtemps. Après une période incommensurable, viendra la fin : un immense incendie éclatera et le monde de la lumière et celui des ténèbres seront définitivement séparés. La possibilité d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

siècle.

L'hypothèse d'une étroite parenté entre le manichéisme et le bouddhisme se heurte aux scrupules des savants européens qui ont toujours voulu, dans l'esprit des Lumières, se garder de la tentation de faire preuve d'eurocentrisme et même de dévaloriser les religions exotiques par rapport au christianisme. Si néanmoins l'hypothèse d'une influence, certains disent même d'une identité, du manichéisme sur le bouddhisme était quelque jour avérée, elle donnerait au phénomène gnostique une ampleur tant géographique qu'historique bien au-delà de ce qu'on imagine d'ordinaire.

193. Ou Marie, par parallélisme avec le Christ ?

194. Une évolution analogue à celle qui se produit au même moment dans le paganisme gréco-romain.

195. *Histoire des religions*, op.cit., page 582.

196. G. FLÜGEL, *Mani, seine Lehre und seine Schriften*, Leipzig, 1862. Des extraits sont traduits en français dans différents ouvrages.

197. Hans JONAS, op.cit., page 227.

198. Michel TARDIEU, *Le manichéisme*, Que sais-je ? PUF, 1981, page 51.

199. *Ta-men-ho-yi* ou Catéchisme chinois : <http://dsr.nii.ac.jp/toyobunko/VIII-5-B4-c-7/V-1/page-hr/0054.html.en>

200. Parmi eux G. Wildengren ou R. Reitzenstein.

201. Op.cit.

202. *Écrits apocryphes chrétiens*, tome I, Pléiade, pages 1418–1425.

203. *The Cologne Mani Codex* “Concerning the Origin of His Body” Édité et traduit par Ron Cameron et Arthur J. Dewey, Society of Biblical Literature Texts and Translations. Scholars

Press, 1979.

204. Henri-Charles PUECH, *Sur le manichéisme et autres essais*, Paris, Flammarion, coll. « Idées et recherches », 1979.

205. Mircea ELIADE, op.cit., page 360.

206. Cephalia CLIV, trad. H. Ch. Puech, p. 69.

207. SAINT LÉON LE GRAND, *Sermons*, Sources chrétiennes, Cerf.

208. Rien de plus étranger aux turbulences actuelles de l'islam que les ismaéliens, dont beaucoup sont aujourd'hui occidentalisés.

209. Ce n'est plus le cas aujourd'hui où les sunnites fanatiques de *Daesh* tentent de les exterminer.

210. *Lettres édifiantes et curieuses écrites de 1689 à 1781 par des missionnaires jésuites de Pékin et des provinces de Chine*, Éditions du Panthéon littéraire, 1843.

211. P. Régis-Évariste HUC, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années 1844, 1845 et 1846*, 2 volumes, 1850.

212. Gustave LE BON, *Voyage au Népal*, 1886.

213. *Histoire des religions*, tome II, op.cit., page 545.

LES ULTIMES AVATARS DE LA GNOSE CLASSIQUE : PAULICIENS, BOGOMILES ET CATHARES

Rigoureusement interdit dans l'Empire byzantin, comme dans toute l'Europe chrétienne, autant parce qu'il est tenu pour hérétique que parce qu'il vient des terres ennemies de la Perse, le manichéisme a probablement influencé certains mouvements de type gnostique qui constituent, en Occident, les derniers avatars de la gnose classique, telle qu'elle est apparue aux premiers siècles de l'ère chrétienne, sous la forme de religions instituées.

Les pauliciens

On a ainsi assimilé à la gnose la secte des pauliciens qui a fleuri entre 650 et 872 en Arménie et dans l'Est de l'Asie mineure, terre de confins là aussi, jusqu'à constituer une entité militaire indépendante. Le fondateur des pauliciens serait un Arménien du nom de Constantin qui se serait fait appeler ensuite Sergius ou Sylvain. Les pauliciens prétendaient restaurer le christianisme dans sa pureté primitive telle que l'avait voulue saint Paul, d'où leur nom.

Leur doctrine est mal connue, sinon par quelques fragments de Sergius et surtout les dénonciations de ses adversaires.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de celle-ci.

Ces influences exotiques n'empêchent pas, au contraire, que les premiers cathares aient approfondi leur science de la gnose en lisant tout simplement saint Irénée ou saint Augustin dans les écoles cathédrales, alors florissantes, ancêtres des universités. Nul besoin dès lors de remonter à Mani. De là à inférer que le catharisme ne serait qu'un produit *sui generis* du milieu local occitan, il y a un pas qui serait contraire à la dynamique habituelle de l'histoire des idées.

Le reflux du catharisme

Les historiens s'accordent pour dire que, plus que de la croisade des Albigeois ordonnée par le roi de France entre 1208 et 1213 ou des poursuites de l'Inquisition, instituée en 1199, le reflux de la doctrine cathare s'explique par la réforme de l'Église catholique, sous l'influence des ordres mendiants et par les prédications de saint Dominique dans le Midi de la France et le Nord de l'Espagne.

La première croisade des Albigeois se termina par la bataille de Muret (1213) qui vit le roi d'Aragon, Pierre II, venu au secours du comte de Toulouse, son beau-frère, battu par les armées de Simon de Montfort engagées par le pape et le roi de France contre les hérétiques ou leurs protecteurs. L'ambiguïté politico-religieuse de ces événements apparaît au grand jour quand on sait que le même Pierre II avait été l'année précédente un des chefs de la coalition catholique qui avait écrasé les musulmans à Las Navas de Tolosa (1212), bataille décisive préluant à la fin de la Reconquista²²⁷ espagnole.

La guerre se poursuivit avec plus ou moins d'intensité jusqu'à ce que l'intervention personnelle du roi de France Louis

VIII en 1226 lui donne un nouveau souffle. Elle aboutit à la prise du réduit de Montségur en 1244.

L'institution de l'Inquisition par le pape Innocent III en 1199 était spécialement dirigée contre les cathares. Elle ne marquait pas le commencement de l'intolérance du Moyen Âge chrétien à l'égard des hérétiques, qui, depuis l'empereur Théodose, avait toujours existé, mais un souci nouveau de rationalisation, à la fois pour soustraire les accusés à l'arbitraire de la populace généralement hostile aux cathares, et pour clarifier par une enquête minutieuse les positions des adeptes d'une secte gnostique qui tenait des discours subtils à plusieurs niveaux d'interprétation.

Aristote et saint Thomas d'Aquin

À l'ordre de saint Dominique appartient le grand théologien du Moyen Âge chrétien, saint Thomas d'Aquin (1224–1274), d'origine italienne mais professeur à Paris et inhumé à Toulouse.

Avec saint Thomas d'Aquin, on peut dire, en simplifiant, que l'Église, ayant été confrontée aux ravages que pouvait causer une vision trop négative du monde (quelque définition qu'on en donne), redécouvre la valeur positive de réalités humaines comme la politique, la vie sociale, la sexualité. À la place de Platon, trop proche de la gnose, il lui fallait trouver un autre philosophe de référence. Ce fut Aristote.

Les Pères de l'Église s'en méfiaient : il était suspect d'athéisme. « Pitoyable Aristote qui a enseigné la dialectique » dit Tertullien²²⁸. Il a pu aussi justifier la gnose, en distinguant, après Platon, le Dieu souverain du demiurge créateur. Mais sa philosophie aborde avec réalisme la vie sociale, la politique, la morale, la science. Nulle disqualification des réalités de ce bas

monde, au contraire, chez celui que les scolastiques ne tardèrent pas à appeler « le Philosophe » tout court.

Aristote n'avait jamais été inconnu du Moyen Âge occidental. Comment l'aurait-il été puisque Byzance le connaissait et que les liens entre Byzance et l'Italie ne cessèrent pour ainsi dire jamais ? Quand l'empereur Othon le Grand (936–973) avait épousé une princesse byzantine, des lettrés orientaux avaient afflué à la cour germanique dès le X^e siècle²²⁹. Mais faute de l'avoir sous la main, peut-être parce qu'elle avait été enfouie trop profond dans les bibliothèques, les érudits des XII^e et XIII^e siècles redécouvrirent l'œuvre d'Aristote dans l'Espagne encore sous domination arabe, au travers des traductions et commentaires d'Averroès (1126–1198).

Saint Thomas d'Aquin dit avec une netteté qu'aucun théologien à notre connaissance n'avait montré avant lui : la sexualité est fondamentalement bonne puisqu'elle a été créée par Dieu. Que les clercs s'en abstiennent relève d'une vocation particulière. Qu'elle doive s'inscrire dans un code strict, et notamment dans le mariage, va de soi. Mais si la finalité première du mariage est la procréation, elle ne saurait exclure une finalité seconde, le plaisir partagé. La finalité seconde est légitime dès lors qu'elle ne contrecarre pas la finalité première²³⁰. Saint Augustin qui était jusque-là la seule référence pensait, lui, que seule la finalité procréatrice était légitime²³¹. Le plaisir était, dans le mariage même, un péché véniel, dès lors que la procréation n'était pas le seul but poursuivi dans l'acte de chair. La doctrine de saint Thomas plus positive, on le voit, que celle de saint Augustin se trouve, a fortiori, aux antipodes de la tradition gnostique dont le catharisme avait constitué la dernière expression.

Il se peut même que l'attitude face à la sexualité soit le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

femme, attendu que c'est elle qui a obtenu pour lui l'union céleste » dit le Zohar²⁴⁰. Des propos inconcevables chez Marcion, Mani ou les cathares !

Conservant une vision positive du monde sensible, la kabbale se distingue enfin de la gnose en ce que, au Moyen Âge au moins, elle n'a jamais conduit à une rupture complète avec le courant principal du judaïsme fondé sur l'étude de la Tora et du Talmud. Dès avant sa conversion au christianisme, en 1757, un tribunal rabbinique réuni à Satanow (Pologne), suivant une procédure qui n'est pas sans rappeler celle de l'Inquisition, avait certes procédé à une enquête sur les doctrines sulfureuses de Jacob Franck et conclu à son excommunication (*herem*). Sabbataï Zévi avait été aussi excommunié. Mais ces faits sont exceptionnels. Le judaïsme n'ayant jamais élevé, à l'instar du catholicisme, une barrière stricte entre orthodoxie et hérésie, le judaïsme kabbalistique s'est le plus souvent trouvé en symbiose avec le judaïsme talmudique alors que, on l'a vu, dès le II^e siècle (voire le I^{er}), le christianisme orthodoxe avait radicalement rejeté la « fausse gnose ». Les rabbins adonnés à la kabbale demeurèrent, malgré des controverses multiples, intégrés à la synagogue. Sans doute parce que la kabbale, même si elle en a subi l'influence, est autre chose que la gnose.

234. Ez I, 4–28.

235. Légende juive annonçant la création ex nihilo d'un homme artificiel par des juifs pieux suffisamment unis à Dieu.

236. Roland GOETSCHÉL, *La Kabbale*, Collection Que sais-je ?, 2002.

237. Gérard ISRAËL, *La question chrétienne*, Payot, 1999, page 262.

238. Gershom SCHOLEM, *La kabbale, Une introduction*,

Trad. Joseph Dan, Gallimard, 2003. Nous sommes redevables à cet auteur pour l'ensemble du chapitre.

239. Mouvement juif de retour aux sources apparu en Pologne au XVIII^e siècle, insistant sur la piété personnelle et la pratique stricte de la Loi.

240. *Le Zohar*, Le livre de la Splendeur, extraits de Gershom SCHOLEM, Seuil, 1980, page 34.

LA GNOSE APRÈS LA GNOSE

La gnose est-elle toujours d'actualité ? Beaucoup y voient une tentation permanente de l'histoire, sinon de l'humanité, du moins de la civilisation chrétienne qui, sous d'autres formes, sévirait encore à l'époque moderne.

Cette conception amène à étendre considérablement la notion de gnose pour y inclure le protestantisme, les Lumières, Hegel et Marx, les idéologies du XX^e siècle et naturellement les Rose-croix ou la franc-maçonnerie dont plusieurs obédiences revendiquent explicitement l'héritage gnostique. Mais à trop étendre la notion, ne risque-t-on pas d'en perdre la spécificité ?

Une chose est claire à la fin de ce survol : il existe une unité de la gnose, telle qu'elle est apparue dans l'Empire romain entre le I^{er} et le III^e siècle. Au travers de Valentin, Marcion, Mani et bien d'autres, on trouve, malgré d'innombrables variantes, un corps de doctrine homogène dont nous avons plus haut récapitulé les principaux axes :

- le monde est radicalement mauvais ;
- l'esprit détient une supériorité absolue sur la matière ;
- Dieu (quand il est reconnu comme tel, ce qui n'est pas toujours le cas) n'a pas créé le monde lui-même, ce qui conduit à élaborer une métaphysique complexe dont l'effet est de multiplier les intermédiaires entre le Premier principe et le monde, voire à poser un Principe du mal autonome ;
- l'homme peut sauver son âme (mais pas son corps) par la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au XIX^e siècle et surtout au XX^e siècle, certains tenants de cette lignée prennent leurs distances avec le christianisme s'orientant vers un néo-paganisme ésotérique, ainsi Fabre d'Olivet (1765–1825).

À l'époque romantique, on citera Johann Jakob Wirtz, autre disciple de Böhme, Pierre-Simon Ballanche ami de Chateaubriand (dont rien ne laisse supposer qu'il ait été, lui, tenté par ces spéculations), l'ex-abbé Alphonse-Louis Constant, alias Éliphas Lévi (1810–1875). La gnose inspire alors aussi bien un Naundorff (1785–1845) qui tente de se faire passer pour le roi Louis XVII et fonde une « Église catholique évangélique » qu'un ouvrier du nom d'Eugène Vintras (1807–1875) qui prétend avoir reçu des révélations de l'archange saint Michel. Méritent aussi mention Stanislas de Guaita (1861–1897), fondateur de l'ordre kabbaliste des Rose-croix, le docteur Gérard d'Encausse, dit Papus (1865–1916), Jules Doinel (1842–1902), fondateur de l'Église gnostique universelle ou Mme Blavatsky (1831–1891), fondatrice de la Société théosophique.

Le mouvement saint-simonien se réclame en principe d'une économie politique rationnelle. Son fondateur, le comte Henri de Saint-Simon (1760–1825) proclame un « nouveau christianisme » ; il veut fonder la politique et la morale sur la science. Pourtant le saint-simonisme ne fut pas exempt d'influences occultes ainsi qu'en témoigne la fascination de certains de ses adeptes pour un Orient idéalisé.

Au début du XX^e siècle, les deux figures principales de l'ésotérisme, qui eurent leur heure de gloire dans certains milieux, sont René Guénon (1886–1951) et Georges Gurdjeff (1877–1949). Le premier, qui se déclare catholique, reprend la théorie gnostique classique du double niveau d'interprétation :

Il faut restituer à la doctrine du catholicisme intégral, sans rien changer à la

forme religieuse sous laquelle elle se présente au dehors (exotérisme), le sens profond qu'elle a en elle-même (ésotérisme), mais dont ses représentants actuels paraissent n'avoir plus conscience non plus que de son unité essentielle avec les autres formes traditionnelles²⁵⁰.

Le second fut qualifié par son ancien disciple Jean-François Revel comme « un imposteur et un escroc, dont l'aplomb esbroufeur n'aurait pas dû me cacher l'indigence intellectuelle ». Saint Augustin reniant Mani n'était pas moins véhément !

On peut citer aussi Édouard Schuré (1841–1929), auteur des *Grands initiés*²⁵¹, un classique dans les milieux de la théosophie synchrétique. Sans être organisés avec rigueur comme les chefs des Églises instituées, ces théosophes se prétendent initiés, revendiquent une Tradition mystérieuse, parallèle mais supérieure aux doctrines officielles des Églises chrétiennes et principalement de l'Église catholique, tenues pour dogmatiques et étriquées. À la rigueur celles-ci se voient-elles reconnaître, ainsi que le dit Guénon, une légitimité comme porteuses d'un savoir exotérique, à l'usage des masses, moins sublime que le savoir ésotérique, seul accessible aux initiés. Les initiés, eux, sont œcuméniques. Beaucoup prétendent dépasser le cadre « étroit » des Églises instituées pour retrouver une doctrine universelle que les « grands initiés » de tous les temps et de toutes les religions, Confucius, Bouddha, Zarathoustra, Socrate, Jésus (le vrai, pas celui de l'Église), avaient, disent-ils, connue. Dans cette prestigieuse galerie, Schuré retient pour sa part Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore et Platon.

Le monde revalorisé

De génération en génération, ces « illuminés » (c'est ainsi que beaucoup d'entre eux se qualifient : ceux qui ont reçu une

illumination) continuent d'être familiers de la kabbale, laquelle, issue probablement, comme on l'a vu, de la gnose chrétienne, est revenue, par un étonnant retournement, influencer à son tour le christianisme.

L'exotisme et le mystère recherchés dans la kabbale juive à la Renaissance, le sont au début du XX^e siècle, dans les sages orientales, spécialement indienne, que l'expansion coloniale a fait connaître et dont Helena Blavatsky fut une ardente propagandiste. Au même moment, Basilide et Valentin sont redécouverts avec enthousiasme.

Comme la kabbale, la théosophie d'origine chrétienne se distingue de la gnose pure et dure des premiers siècles par une revalorisation du monde présent, à la fois physique et sensible. Contre les gnostiques, certains théosophes insistent sur la continuité du spirituel et du matériel, de l'âme et du corps.

L'idée d'une solidarité de l'homme et du cosmos, articulée avec la correspondance macrocosme-microcosme (le corps humain est en particulier vu comme un microcosme, une image du monde en réduction) témoigne aussi d'une revalorisation de l'univers sensible de type panthéiste. Les théosophes retrouvent ainsi les doctrines exprimées non seulement dans la kabbale mais aussi par des théologiens orientaux, tel le pseudo-Macaire (par référence au vrai Macaire, moine égyptien du IV^e siècle) pour qui l'esprit, l'âme et le corps sont un organisme unique disloqué par le péché ou saint Grégoire Palamas (XIV^e siècle) qui réhabilite le corps dans les exercices ascétiques. Aux antipodes des gnostiques des premiers siècles, un Lavater exprime son attachement au corps charnel du Jésus historique.

Pas davantage, la plupart de ces maîtres ne semblent remettre en cause l'unité de Dieu et d'un Dieu créateur, même s'ils mettent ce Dieu, comme les gnostiques, à l'origine d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la dernière œuvre de Wagner « Rédemption au rédempteur » est certes la reprise directe d'une formule gnostique mais peut-être ne s'agit-il que d'une pirouette destinée à faire jaser ! Car l'œuvre du maître de Bayreuth a en fait peu à voir avec quelque philosophie que ce soit. Artiste avant tout, il ne s'est jamais servi des différents thèmes, y compris ceux qui viennent de la légende arthurienne, qu'en vue d'une finalité esthétique.

La littérature russe, tardive et puissante, n'est pas exempte d'intérêt pour les savoirs hors normes auxquelles sont portés les modernes gnostiques : ainsi Gogol, Pouchkine, Tolstoï et surtout Dostoïevski dont les rapports avec la gnose mériteraient de plus amples développements. Un musicien comme Scriabine a prétendu écrire une musique inspirée par les doctrines occultes.

Gnose et modernité

Mais quel que soit l'intérêt des rapprochements que l'on peut faire entre la gnose historique et tel ou tel courant de la pensée contemporaine, des différences fondamentales séparent tout ce qui s'inscrit dans la modernité de ce qui l'a précédé.

D'abord le progrès scientifique : même si la science moderne est devenue terriblement abstraite (on pense à la théorie des quanta), elle traite du monde réel et exprime un intérêt pour le monde réel et rien d'autre. Le positivisme, sinon la science, conduit les modernes à être non pas gnostiques mais agnostiques !

Que certains savants aient été conduits à percevoir, au travers de leurs recherches scientifiques, quelque chose comme un Dieu impersonnel présent dans tout l'univers, a conduit un philosophe comme Raymond Ruyer à parler de « la gnose de

Princeton »²⁵⁷. Cette expression ne ferait pas l'unanimité chez les scientifiques d'aujourd'hui dont certains demeurent résolument athées, tout comme d'autres sont d'ordinaires croyants. Ruyer parle de gnose dans la mesure où les savants en cause prétendent atteindre des vérités et une sagesse élevées, tout en dépassant les religions traditionnelles et où la voie d'accès à cette gnose est la science (la vraie, pas celle de Valentin !). Mais la comparaison s'arrête là.

L'autre différence fondamentale procède du progrès technique, lequel a suscité une civilisation matérielle orientée vers la recherche des plaisirs matériels et la frénésie de consommation, aux antipodes des ambitions ascétiques et spiritualistes des premiers gnostiques.

Enfin, ces deux derniers siècles ont vu l'essor de la démocratie qui, au moins dans son principe, repose sur l'idée que la masse, et non une élite instruite, est le mieux à même de juger de son destin politique. À aucun moment, on ne saurait perdre de vue ces caractères qui font que le monde moderne diffère radicalement de celui dans lequel se sont développées les premières gnosés.

Ceci dit, c'est à juste titre qu'on a pu voir dans certaines tendances, modernes ou plutôt postmodernes, des structures de pensée ou d'action qui, par certains aspects, nous ramènent aux anciennes gnosés.

La première est l'idée, de plus en plus répandue, que le monde moderne est radicalement différent du passé, que même sans révolution politique au sens fort du terme, il constitue pour l'humanité, le début d'une nouvelle histoire, qui sépare fondamentalement l'avant et l'après, et qui pourrait s'avérer, comme le suggère Rémi Brague²⁵⁸, une nouvelle forme de marcionisme. On en voit les traces dans bien des attitudes : le

mépris d'une partie de la jeunesse pour l'expérience du passé, le privilège conféré à la nouveauté dans l'univers marchand, l'affaiblissement des études d'histoire dans l'enseignement général, la disparition de la culture gréco-latine ou de beaucoup de dialectes ancestraux, plus largement l'effacement des repères traditionnels que, généralement, rien ne vient remplacer. Le terme de *New Age* qui, on l'a vu, désigne certains courants de pensée contemporains à forte connotation gnostique, va dans le même sens.

Inséparable de ce nouveau marcionisme est la dévaluation de l'héritage judéo-chrétien en particulier par l'irruption de l'esprit libertaire dans le domaine sexuel. On parle désormais, comme allant de soi, d'une « nouvelle morale » en rupture avec le passé. Michel Pinton a montré comment l'évolution des mœurs en Occident depuis cinquante ans est sous-tendue par une sorte de philosophie néo-cathare pour qui l'ordre du moi (incluant l'esprit mais aussi la capacité au plaisir) se déploie de plus en plus sur un registre indépendant du corps et de ses contraintes physiques et biologiques : fécondité, cycles naturels, complémentarité des sexes. C'est à une véritable dissociation du corps et de la psyché que nous assistons selon lui²⁵⁹.

Enfin dans le domaine des techniques réapparaît quelque chose comme l'idée d'une prééminence absolue de l'esprit sur la matière et donc sur la nature ; l'hypertrophie du moi cartésien combiné avec la puissance de la technique moderne (en matière de biologie moléculaire en particulier, dans un domaine où la science touche à ce qui fut longtemps du domaine du sacré, la vie), conduit à l'idée que l'homme ne saurait être limité dans aucune de ses manières de s'autodéterminer. L'idée de nature humaine, de loi naturelle qui a émergé au moment où les gnosés antiques disparaissaient de la surface, avec le retour à Aristote

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un vieux fond oriental ?
La gnose et le judaïsme
Qumran et les esséniens
Une origine judéo-chrétienne ?

IX - L'HÉRITAGE DE L'HELLÉNISME

Un monde hellénisé
Pythagore, Platon et les néo-platoniciens
La gnose n'est pas la philosophie grecque
Cosmos et Nomos
Une fausse science
Athènes vs Jérusalem

X - COMMENT PEUT-ON ÊTRE GNOSTIQUE ?

Esquisse d'une sociologie de la gnose
Quelle cohérence ?
La tentation du désespoir
Une révolte ?
Réservée aux élus
Le rejet de l'héritage juif

XI - L'ESOUFFLEMENT DE LA GNOSE OCCIDENTALE

La crise de l'Empire romain
Le priscillianisme
Autres sectes de basse époque

XII - MANI ET LE MANICHÉISME

Au carrefour de trois mondes
Des textes sacrés
Un dualisme radical
Un ascétisme hiérarchisé

L'Église manichéenne
Une hérésie chrétienne
Présent sur trois continents
L'islam et la gnose
Manichéisme et bouddhisme : une question ouverte

XIII - LES ULTIMES AVATARS DE LA GNOSE CLASSIQUE : PAULICIENS, BOGOMILES ET CATHARES

Les pauliciens
Les bogomiles
Les cathares
Quelles influences ?
En toile de fond : l'Europe chrétienne à partir de l'an Mil
Le reflux du catharisme
Aristote et saint Thomas d'Aquin

XIV - LA KABBALE : UNE GNOSE JUIVE ?

Des origines incertaines
L'École de Posquières
Le Zohar
Kabbale et messianisme

XV - LA GNOSE APRÈS LA GNOSE

La gnose en pièces détachées
Les faits religieux
Persistances gnostiques dans le monde chrétien ?
Humanistes et théosophes
Le monde revalorisé
La franc-maçonnerie
Gnose et philosophie moderne
Marx et Marcion

Gnose, littérature et art

Gnose et modernité

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATIONS des ouvrages anciens les plus cités

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France